



Radiographie de l'ennemi : Carl Schmitt et le romantisme politique

Christian Roques

Agrégé d'allemand et doctorant à l'Université Paris IV - Sorbonne

Résumé C'est grâce à son essai *Politische Romantik*, publié en 1919, que Carl Schmitt fait une entrée remarquable sur la scène intellectuelle allemande. L'ouvrage se présente comme une charge systématique et radicale contre la tradition allemande du « romantisme politique », et fut vivement discuté dans les années qui suivirent sa publication. Mais aujourd'hui il se trouve relégué parmi les œuvres de jeunesse de Schmitt et reste rarement étudié par la recherche, qui le lit au mieux comme une belle contribution à l'histoire culturelle du XIX^e siècle. Pourtant, une étude approfondie de l'essai, ainsi que du contexte historique dans lequel il s'insère, fait apparaître que ce n'est pas dans une telle perspective que *Politische Romantik* manifeste toute sa portée : bien plus qu'une étude historique, cet essai constitue un élément de réponse à la crise du conservatisme allemand tel qu'il apparaît dans l'après-guerre. Le rejet du « romantisme politique » marque la rupture de Schmitt avec l'idéal « apolitique » des intellectuels allemands de l'époque, et par là constitue le premier moment du projet schmittien, tel qu'il se verra développé de manière croisée dans son étude sur le catholicisme et sa *Théologie politique*.

Mots clés romantisme politique, Carl Schmitt, critique de la modernité, conservatisme allemand, apolitisme

- 1 Lorsque Carl Schmitt publie *Politische Romantik*¹ en 1919, l'événement ne passe pas inaperçu dans les rangs des intellectuels et des universitaires allemands. En 1932, Heinrich Wolgemuth ne dénombre pas moins d'une trentaine de recensions de l'ouvrage, dont certaines issues de plumes aussi fameuses que Hugo Ball ou Friedrich Meinecke².
- 2 L'analyse de Schmitt, loin de faire consensus, provoque de vives réactions au sein de la bourgeoisie lettrée de la République de Weimar. Et l'ouvrage conserve jusqu'à aujourd'hui une forte capacité polarisante : le mélange de virtuosité stylistique et d'agressivité du propos (confinant parfois à l'imprécation) laisse

¹ C. Schmitt-Dorotic, *Politische Romantik* (1919, nouvelle édition augmentée 1925), 6^e édition, Munich, Duncker und Humblot, 1998 (désormais cité PR). Une traduction partielle de l'ouvrage fut proposée en 1928 par G. Linn (*Romantisme politique*, Paris, Valois, 1928). Cette traduction n'est pas sans prendre certaines libertés par rapport au texte : je me suis donc appuyé sur celle-ci, en la modifiant quand cela se révélait nécessaire.

² H. Wolgemuth, *Das Wesen des Politischen in der heutigen deutschen neoromantischen Staatslehre. Ein methodenkritischer Beitrag zu seiner Begriffsbildung*, Emmendingen, Druck- und Verlagsgesellschaft vormals Dölter, 1933, p. 214.

rarement indifférent le lecteur. *Politische Romantik* forme ainsi, à partir de 1918, le maître étalon auquel on se mesure, ou duquel on se défie, quand on se réfère au « romantisme politique ». Et pendant toute la République de Weimar, l'ouvrage contribue autant à la notoriété de Schmitt que le reste de son œuvre.

- 3 En revanche, le destin d'après-guerre de l'ouvrage est marqué par une double remise en cause de sa crédibilité : premièrement rejaillit sur lui le discrédit de toute l'œuvre schmittienne provoquée par l'engagement de celui-ci aux côtés des nationaux-socialistes ; deuxièmement, il fut victime de la thèse du romantisme intrinsèque de Schmitt lui-même, thèse défendue notamment par Karl Löwith³, et reprise par Christian Graf von Krockow⁴. En conséquence, l'influence de l'ouvrage devient plus confidentielle, mais elle n'en reste pas moins réelle, notamment dans le monde anglophone, où elle reste une référence, par exemple dans les disciplines telles que l'histoire de l'art⁵ ou l'histoire littéraire⁶. Mais force est de constater qu'aujourd'hui l'essai sur le romantisme de Schmitt se trouve relégué parmi ses œuvres de jeunesse, et de ce fait attire au mieux une attention furtive. Ainsi, la « biographie politique et intellectuelle » que David Cumin consacre à Schmitt expédie *Politische Romantik* en moins de 30 lignes, le résumant au passage de l'« ancien esthète » au « juriste politique »⁷.
- 4 Pourtant cet ouvrage continue d'intriguer, car il est difficile de le situer, d'en saisir pleinement le sens dans le devenir schmittien. Qu'est-ce qui peut bien pousser Schmitt à consacrer un ouvrage aussi polémique à un courant de pensée généralement considéré comme important pour le conservatisme allemand ? Comment expliquer que le premier ouvrage expressément politique de cet auteur, que l'on place habituellement parmi les penseurs de la révolution conservatrice, soit une attaque frontale contre le romantisme politique ?
- 5 Cette étude essaie d'apporter quelques réponses à ces questions en proposant une *interprétation* et une *théorie* de *Politische Romantik* – pour reprendre le vocabulaire d'un autre conservateur de l'époque, Hans Freyer. Entendons par là qu'il s'agira de dégager, dans un premier temps, la logique de l'argumentation schmittienne elle-même, les grands axes de sa critique du romantisme et la logique de leur enchaînement – ce que Freyer appelle l'*interprétation* d'un ouvrage. Mais les limites d'une telle approche immanente au seul texte sont patentes : elle n'explique que de manière imparfaite la position que l'ouvrage occupe dans la stratégie discursive et politique de Schmitt. Un deuxième moment visera donc à établir la *théorie* du texte, c'est-à-dire – pour citer Freyer – « à poser la question de savoir pourquoi, à ce moment donné, précisément ce livre fut écrit par cet homme. Elle doit donc déterminer la volonté, l'intention et le besoin, auxquels répond le livre. Elle doit repenser les nécessités internes et externes dont ses pensées sont issues »⁸. Il s'agit de replacer *Politische Romantik*

³ K. Löwith, « Der okkasionelle Deizisionismus von C. Schmitt » (1935), *Sämtliche Schriften*, 6 : *Heidegger. Denker in dürftiger Zeit. Zur Stellung der Philosophie im 20. Jahrhundert*, Stuttgart, J. B. Metzler, s. d., p. 32-71.

⁴ C. Graf von Krockow, *Die Entscheidung. Eine Untersuchung über Ernst Jünger, Carl Schmitt, Martin Heidegger*, Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag (Göttinger Abhandlungen zur Soziologie, 3), 1958.

⁵ A. Hauser, *The Social History of Art*, vol. 3, New York, Alfred A. Knopf, 1951.

⁶ J. L. Talmon, *Romanticism and Revolt : Europe 1815-1848*, New York, Harcourt, Brace & World, 1967.

⁷ D. Cumin, *Carl Schmitt. Biographie politique et intellectuelle*, Paris, Cerf, 2005, p. 35.

⁸ H. Freyer, *Preußentum und Aufklärung und andere Studien zu Ethik und Politik*, Weinheim, Acta humaniora, 1986, p. 27 : « [Die Theorie] hat zu fragen, warum von diesem Mann zu dieser Zeit gerade dieses Buch geschrieben wurde. Sie hat also den Willen, die Absicht oder das

dans le cadre historique qui l'a vu émerger pour en percevoir la fonction et le sens dans le projet schmittien.

- 6 Ma contribution porte par conséquent sur la *stratégie schmittienne*. Sa critique du romantisme ne me retient que marginalement quant à son contenu – car pouvoir juger de sa pertinence supposerait que l'on dispose d'une définition du romantisme à l'aune de laquelle on pourrait mesurer les arguments schmittiens. Ce qui n'est nullement le cas. Au contraire, les glissements induits et la mauvaise foi de Schmitt dans sa lecture des romantiques⁹ ne font que confirmer l'idée que là n'est pas l'essentiel de son intention.

Le romantisme politique : l'idéologie de l'ennemi

- 7 La pensée schmittienne du romantisme se développe à partir d'un constat qui est à peu près commun à toutes les études sur ce mouvement : il n'existe pas de définition du romantisme. Ou, plus précisément : la recherche sur le romantisme souffre, non pas d'une absence de définition, mais d'une multiplication infinie de celles-ci. Le romantisme apparaît comme un mouvement protéiforme échappant à toute détermination conceptuelle. Pour Schmitt, on ne sortira de ce labyrinthe des définitions qu'en comprenant que toute tentative de définir le romantisme ne doit pas partir de l'*objet* romantique – ce qui aboutit généralement à un inventaire plus ou moins concis des thèmes et des motifs romantiques – mais du *sujet* romantique :

C'est le comportement particulier du romantique qu'il faut prendre en considération et c'est de sa relation spécifique au monde qu'il faut partir, et non des résultats de ce comportement, ni de toutes les choses ou de tous les états qui n'en sont que des conséquences ou des symptômes multiples et bigarrés.¹⁰

- 8 Il existerait donc une « attitude face au monde » spécifique qui illustre le romantique. Et la détermination de cette *Weltanschauung* particulière est, pour Schmitt, un présupposé *sine qua non* à toute analyse du romantisme politique.
- 9 Cela étant posé, Schmitt procède en trois moments : dans une première partie de l'essai il s'intéresse à la biographie des deux « romantiques politiques » types que sont Müller et Friedrich Schlegel. La deuxième partie de l'essai tente de faire remonter le comportement romantique à ce qui en constitue le cœur : l'occasionalisme subjectivisé. Enfin, une troisième partie analysera comment cette *Weltanschauung* romantique se répercute concrètement dans le domaine de la théorie et de la pratique politique. Mon analyse suivra donc les moments de l'argumentation de Schmitt pour en dégager les grandes lignes, tout en portant une attention particulière aux différents éléments de sa pensée qui annoncent, en partie, le reste de son œuvre.

Bedürfnis zu erforschen, denen das Buch dient. Sie hat die äußere oder innere Notwendigkeit nachzudenken, aus der seine Gedanken hervorgegangen sind. »

⁹ Pour une critique de Schmitt sur la base des textes qu'il cite ainsi que pour sa proximité notamment avec la critique hégélienne, je renvoie à K. H. Bohrer, *Die Kritik der Romantik. Der Verdacht der Philosophie gegen die literarische Moderne*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1989, p. 286-311, et à C. Colliot-Thélène, « Critique du subjectivisme et fondement de l'action : Carl Schmitt et Hegel », *Les cahiers de Fontenay*, n° 67/68, 1992, p. 267-289.

¹⁰ PR, p. 6 : « *Auf das eigentümliche Verhalten des Romantikers ist zu achten und von der spezifisch romantischen Beziehung zur Welt auszugehen, nicht von dem Ergebnis dieses Verhaltens und von all den Dingen und Zuständen, die sich in bunter Menge als Folge oder Symptom einstellen. »*

10 La première partie – intitulée « La situation extérieure » (*Die äussere Situation*) – se compose essentiellement de considérations biographiques. C'est la partie la plus faible de la démonstration schmittienne. Son seul objectif est de mettre en évidence la fragilité des engagements politiques des romantiques. Ainsi Müller est-il anglophile à Göttingen, conservateur opposé à la centralisation et défenseur de la féodalité à Berlin et enfin fonctionnaire de l'État absolu centralisé au Tyrol. À quoi s'ajoute, pour ce fils de pasteur, une conversion au catholicisme lors de son passage en Autriche. Pour Schmitt, la vie des romantiques se trouve donc placée sous le signe de l'incohérence idéologique et de la versatilité politique. Mais lui-même est bien conscient de la fragilité d'une telle argumentation à partir d'exemples biographiques. Le but de la partie suivante de l'essai sera donc de mettre en évidence la « structure intellectuelle » (*geistige Struktur*) spécifiquement romantique qui permette d'expliquer l'incohérence constatée.

11 Or pour Schmitt, le romantisme n'est pas le produit du seul XIX^e siècle. Il fait remonter ses racines intellectuelles à la naissance même de la philosophie moderne, au moment où la philosophie cartésienne distingue et sépare le sujet de l'objet, l'esprit de la nature. Schmitt y voit une révolution copernicienne inversée :

Le *cogito ergo sum* renvoya l'homme à un procédé interne et subjectif, à sa pensée, plutôt qu'à la réalité du monde extérieur. La pensée scientifique de l'homme cessa d'être géocentrique et chercha son pivot en dehors de la terre ; la pensée philosophique devint égocentrique et chercha son pivot en son for intérieur. La philosophie moderne est dominée par la dissension entre la pensée et l'être, le concept et la réalité, l'esprit et la nature, le sujet et l'objet, dissension que même la solution transcendantale de Kant n'a pu résoudre.¹¹

12 C'est dans ce moment de mise à distance de la réalité extérieure, de recentrement sur le « moi » que Schmitt voit se mettre en place la constellation intellectuelle dont naîtra le romantisme. Celui-ci est donc d'origine moderne pour ce qui est de son égocentrisme, mais se rattache également aux différents mouvements philosophiques qui vont essayer de surmonter l'abîme entre la pensée et la réalité introduit par le rationalisme moderne. Schmitt distingue quatre tendances majeures : une tendance « philosophique » (incarnée par Hegel et Spinoza), une tendance « mystico-religieuse » (représentée par Mme Guyon, Fénelon et Poiret), une tendance « historico-traditionaliste » (qu'il fait remonter à Vico), et enfin une tendance « esthétique-sentimentale » qui naît avec Shaftesbury et à laquelle appartient le romantisme.

13 Ce dernier mouvement s'illustre par une approche esthétique du monde : elle proclame l'art comme nouvel absolu. Mais Schmitt fait remarquer que l'art ainsi promu n'est plus ni classique, ni représentatif ; c'est un art sans normes, et l'absolu dont il se revendique ne dépasse pas le domaine du privé :

Ce qui apparaît dans un premier temps comme un accroissement de puissance incroyable reste dans la sphère du sentiment privé qui n'engage aucune responsabilité. [...] L'esthétisation générale ne sert, du point de vue sociologique, qu'à privatiser tous les autres domaines de la vie spirituelle, en passant par le biais de l'esthétique.¹²

¹¹ PR, p. 63 : « Ihre Argumentation cogito, ergo sum, wies den Menschen an einen subjektiven und internen Vorgang, an sein Denken, statt an die Realität der Außenwelt. Das naturwissenschaftliche Denken der Menschen hörte auf, geozentrisch zu sein und suchte den Mittelpunkt außerhalb der Erde, das philosophische Denken wurde egozentrisch und sucht den Mittelpunkt in sich. Die moderne Philosophie ist von einem Zwiespalt zwischen Denken und Sein, Begriff und Wirklichkeit, Geist und Natur, Subjekt und Objekt beherrscht, die auch die transzendente Lösung Kants nicht behoben hat. »

¹² PR, p. 17 : « Die auf den ersten Blick so ungeheure Steigerung bleibt in der Sphäre unverantwortlichen Privatgefühls, und ihre schönsten Leistungen liegen in der Intimität des

- 14 Schmitt prétend identifier ici, sous la multiplicité des apparences, le cœur de ce qui porte le romantisme : le subjectivisme. Sous le prétexte de l'art, le romantisme pose en fait au centre de sa pensée le sujet romantique. On remarquera que, pour ces éléments de son analyse, Schmitt s'appuie grandement sur la critique hégélienne du romantisme¹³. Même s'il ne le cite guère directement, il paie son tribut à Hegel en reconnaissant que celui-ci l'a devancé pour « exécuter le romantisme »¹⁴. Or s'il admet la pertinence de la critique hégélienne, nous ne pouvons que nous demander pourquoi il se sent obligé de la répéter cent ans plus tard. C'est bien à la question de l'actualité de cette critique pour Schmitt que nous nous voyons confrontés, plus qu'à celle de son contenu. L'ébranlement de l'ancienne ontologie (que l'on peut assimiler chez Schmitt à la théologie chrétienne) par la pensée cartésienne s'exprime donc dans un égocentrisme de plus en plus absolu, mais il débouche sur une deuxième évolution tout aussi marquante : il provoque le détachement du sujet par rapport aux autorités métaphysiques traditionnelles. Selon Schmitt, au début du XIX^e siècle deux réalités nouvelles ont remplacé la pierre d'angle de l'ancienne métaphysique, le Dieu transcendant. Ces nouvelles divinités sont l'humanité (*Menschheit*), pouvant aussi prendre la forme de la nation ou de la communauté (*Gemeinschaft*), et l'histoire (*Geschichte*). Pour justifier cette affirmation Schmitt développe des analyses sur l'analogie entre la pensée théologique et la pensée politique, auxquelles il renverra dans le troisième chapitre de sa *Théologie politique*¹⁵. Le point à retenir est que Schmitt s'efforce de démontrer que les penseurs contre-révolutionnaires tels que Louis-Gabriel-Ambroise de Bonald ou Joseph de Maistre avaient déjà pensé le rôle central de la communauté et de l'histoire, bien avant que les romantiques s'emparent du sujet. Or c'est à ces deux éléments que l'on associe traditionnellement le « romantisme politique » dans l'espace allemand. Ainsi Freyer, le contemporain de Schmitt, dans une conférence tenue en 1932, identifiera-t-il l'organicisme et l'historisme comme les deux catégories fondamentales à travers lesquelles le romantisme approche les réalités sociales¹⁶. S'intéresser à ces deux éléments, c'est donc s'attaquer au cœur du romantisme politique dans la conception qui est celle des contemporains de Schmitt.
- 15 L'argumentation vise à montrer que les romantiques ne « découvrent » pas ces réalités, mais qu'ils ne font que les reprendre à d'autres en les vidant de leur substance. Car face aux nouvelles divinités, le sujet romantique se voit confronté à un problème existentiel :
- S'il prend au sérieux sa divine autarcie, le sujet génial ne supporte plus aucune communauté ; l'incorporation du sujet dans la communauté et dans l'histoire revenait à détrôner le moi créateur du monde.¹⁷
- 16 Le moi romantique ne peut en aucun cas accepter de vivre dans une réalité bornée, et de ce fait, il préfère opposer au monde fini des réalités concrètes le

Gefühls. [...] Die allgemeine Ästhetisierung diene soziologisch betrachtet, nur dazu, auf dem Wege über das Ästhetische auch die andern Gebiete des geistigen Lebens zu privatisieren. »

¹³ Voir l'excellent article déjà cité de C. Colliot-Thélène, « Critique du subjectivisme », pour le détail de la comparaison.

¹⁴ PR, p. 83 : « Hegel, der die Romantik exekutiert hat ».

¹⁵ C. Schmitt, *Politische Theologie. Vier Kapitel zur Lehre von der Souveränität* (1922), 7^e édition, Berlin, Dunker und Humblot, 1996 (désormais cité PT) ; *Théologie politique*, trad. J.-L. Schlegel, Paris, Gallimard, 1998.

¹⁶ H. Freyer, « Die Romantiker », *Gründer der Soziologie*, F. K. Mann (dir.), Léna, Gustav Fischer Verlag, 1932, p. 79-95.

¹⁷ PR, p. 75 : « Das geniale Subjekt ertrug, wenn es mit seiner göttlichen Autarkie Ernst machte, keine Gemeinschaft mehr ; die Einbeziehung des Subjektes in Gemeinschaft und Geschichte bedeutete die Entthronung des Weltschöpferischen Selbst. »

monde infini des possibilités. C'est dans ce sens qu'il va romantiser les nouvelles divinités : ainsi le peuple, la forme la plus ultime de la communauté, n'est pas accepté comme une réalité historique, mais se trouve fêté comme une entité de dimension mystique. Sa fonction se réduit désormais à n'être qu'un réservoir infini de possibilités. Il devient un concept flou qui embrase l'enthousiasme romantique.

- 17 La divinité « histoire » se trouve récupérée pour le sujet romantique par un procédé analogue :
- Par chaque seconde qui s'écoule le temps détermine l'homme et restreint même la plus puissante des volontés. Par là, chaque instant devient un événement oppressif, irrationnel et omnipotent ; il incarne la négation immédiate et ininterrompue des possibilités innombrables qu'il détruit. Devant cette force, le romantique se réfugie dans l'Histoire. Le passé est la négation du présent. Si le présent est une possibilité niée, cette négation se trouve elle-même niée à son tour dans le passé, ainsi toute limitation se trouve supprimée.¹⁸
- 18 Le sujet romantique ne se réfère jamais à la réalité du phénomène qu'il est en train d'approcher, mais il en fait un jouet de sa volonté. Dans le cas présent, l'histoire n'est pas perçue comme un passé fixe et révolu, mais apparaît par un double renversement comme la négation d'un présent vécu comme trop étroit. Par là, elle devient un espace de liberté potentiel pour le sujet romantique – Schmitt en veut pour preuve que les évocations du Moyen Âge par les romantiques doivent plus à la poésie qu'à l'historiographie. Ainsi, l'essai sur *L'Europe ou la chrétienté* de Novalis, généralement considéré comme un classique du romantisme politique, est présenté comme « un conte, nullement le résultat d'une pensée critique, mais une belle fantaisie poétique »¹⁹. Pour Schmitt, le romantique préférera toujours le possible à l'existant.
- 19 Cette obsession du sujet romantique à ne pas limiter son omnipotence, sa liberté absolue, permet de passer au deuxième grand moment de l'analyse de l'ontologie romantique, car il s'agit désormais d'intégrer cette incapacité romantique à se décider dans un schéma théorique qui permette de l'expliquer.
- 20 Or pour Schmitt la relation au monde des romantiques se caractérise – dans son fondement – par le refus de toute causalité, de toute relation contraignante entre une cause et une conséquence :
- La définition de l'attitude romantique se détermine le plus clairement par le concept assez particulier de l'*occasio*. On pourrait illustrer cette *occasio* par des analogies au concept d'occasion, de prétexte, peut-être même de hasard. Mais sa signification réelle, il l'obtient par une antithèse : l'*occasio* nie le concept de « cause », c'est-à-dire la soumission à une causalité objective et calculable, et par extension, la soumission à une norme. C'est un concept dissolvant, car l'occasionnel est incompatible avec tout ce qui donne conséquence et ordre à la vie et au devenir – que ce soit la prévisibilité mécanique des causes ou toute relation fonctionnelle ou normative.²⁰

¹⁸ PR, p. 80 : « *In jeder Sekunde determiniert die Zeit den Menschen und engt den mächtigsten Willen ein. Jeder Moment wird dadurch zu einem übermächtigen, irrationalen, gespenstischen Ereignis ; er ist die stets vorhandene, ununterbrochene Negation der zahllosen Möglichkeiten, die er vernichtet. Vor seiner Macht weicht der Romantiker in die Geschichte aus. Die Vergangenheit ist die Negation der Gegenwart. War die Gegenwart negierte Möglichkeit, so wird in der Vergangenheit die Negation wiederum negiert und die Beschränkung aufgehoben.* »

¹⁹ PR, p. 128 : « *ein Märchen, keine gedankliche Leistung, wohl aber eine schöne poetische Phantasie* ».

²⁰ PR, p. 18 : « *Die romantische Haltung wird am klarsten durch einen eigenartigen Begriff bezeichnet, den der occasio. Man kann ihn mit der Vorstellungen wie Anlass, Gelegenheit, vielleicht auch Zufall umschrieben. Aber seine eigentliche Bedeutung erhält er durch einen Gegensatz : er verneint den Begriff der causa, das heißt, den Zwang einer berechenbaren Ursächlichkeit, dann aber auch jede Bindung an eine Norm. Es ist ein auflösender Begriff,*

- 21 Par son refus de la notion de cause, le romantisme se trouve mis en relation avec les systèmes philosophiques de Malebranche ou de Geulincx – non sans que soient aussi soulignées les différences fondamentales : pour Schmitt l'occasionalisme traditionnel s'illustre par une attitude métaphysique consistant à rejeter toute légalité en faisant remonter tous les événements dans le monde à la volonté d'une entité supérieure. Les romantiques reprennent ce « type nouveau d'attitude métaphysique », mais en accomplissant un changement de taille ; ils suppriment l'élément central de l'ancienne métaphysique – le Dieu tout-puissant – et le remplacent par le sujet romantique :

L'attitude caractéristique de l'occasionalisme peut rester en place, et en même temps Dieu peut être remplacé par quelque chose d'autre en tant qu'instance suprême ou en tant que facteur déterminant, par exemple l'État, le peuple, voire même le sujet individuel. C'est cette dernière option qui se réalise dans le romantisme. J'ai donc proposé la formule suivante : le romantisme est occasionalisme subjectivisé, c'est-à-dire que dans le romantisme le sujet romantique traite le monde comme un prétexte ou une occasion de sa productivité romantique.²¹

- 22 La rôle central accordé au sujet fait apparaître clairement la spécificité de « l'occasionalisme romantique » : dans les systèmes de Malebranche et de Geulincx, Dieu, par sa toute-puissance, rétablissait l'unité, la loi et l'ordre. Chez les romantiques cette stabilisation divine n'a plus lieu : le participant actif devient un observateur passif qui ne s'exprime plus que par un simple « sentiment » d'adhésion ou de rejet. Le résultat final serait un sujet quasi divin qui se tient à distance ironique du monde, et pour qui la réalité n'est que l'occasion d'une productivité sentimentale. En aucun cas les romantiques n'eurent l'intention de réellement changer le monde :

Sa phraséologie pouvait être révolutionnaire ou réactionnaire, belliciste ou pacifiste, païenne ou chrétienne, mais en aucun cas [le romantique] n'était décidé à quitter le monde de son expérience sentimentale et à changer effectivement quelque chose à ce qui se passait dans la réalité quotidienne.²²

- 23 Pour Schmitt une attitude résolument romantique aboutit donc forcément à la passivité face au monde, car tout engagement *dans* le monde nécessite des choix, des décisions, or toute décision implique de faire un tri dans les possibles, chose à quoi le sujet romantique se refuse fermement. De ce fait, c'est la notion de *passivité* qui se trouve au cœur de la dernière partie de *Politische Romantik*.
- 24 La réflexion s'ouvre sur la distinction entre les tenants du « romantisme politique » et les théoriciens conservateurs et contre-révolutionnaires, tels que Burke, Bonald ou de Maistre. Cette distinction a pu surprendre bien des contemporains, car comme le fait remarquer Schmitt lui-même, le romantisme se trouve traditionnellement associé au conservatisme allemand. Et elle continuera à trouver des défenseurs sous la République de Weimar. Ainsi l'idée

denn alles, was dem Leben und dem Geschehen Konsequenz und Ordnung gibt – sei es die mechanische Berechenbarkeit des Ursächlichen, sei es ein zweckhafter oder ein normativer Zusammenhang –, ist mit der Vorstellung des bloß Occasionellen unvereinbar. »

21 PR, p. 18 : « *Die charakteristisch occasionelle Haltung kann nun bestehen bleiben, gleichzeitig aber an die Stelle Gottes etwas anderes als höchste Instanz oder maßgebender Faktor treten, etwa der Staat, das Volk oder auch das einzelne Subjekt. Das letzte ist in der Romantik der Fall. Ich habe daher die Formel vorgeschlagen : Romantik ist subjektiver Occasionalismus, das heißt im Romantischen behandelt das romantische Subjekt die Welt als Anlaß und Gelegenheit seiner romantischen Produktivität. »*

22 PR, p. 106 : « *Mochte seine Phraseologie revolutionär oder reaktionär sein, kriegerisch oder pazifistisch, heidnisch oder christlich, niemals war [der Romantiker] entschlossen, die Welt seines stimmungsmäßigen Erlebens zu verlassen und an dem, was sich in der gewöhnlichen Wirklichkeit ereignete, etwas zu ändern. »*

d'un lien essentiel entre « romantisme politique » et « conservatisme » sera au cœur des analyses de Karl Mannheim sur le « conservatisme traditionnel » (*Altkonservatismus*)²³. Dans un premier temps, Schmitt revient sur la versatilité politique des romantiques, telle qu'il avait pu la constater dans la première partie, en quelque sorte pour enfoncer le clou :

Tant que dure la révolution le romantisme politique est révolutionnaire, avec la fin de la révolution il devient conservateur, et dans le cadre d'une restauration violemment réactionnaire, il sait aussi lui trouver des aspects romantiques. [...] Cette versatilité du contenu politique n'est pas due au hasard, mais se trouve être la conséquence de sa structure occasionnelle et est profondément enracinée dans l'être romantique, dont le cœur est la passivité.²⁴

- 25 Par effet d'opposition, le sérieux et la cohérence des penseurs contre-révolutionnaires n'en deviennent que plus saisissants :

Burke, de Maistre et Bonald étaient des hommes politiques actifs, engageant leur responsabilité propre, ils se trouvèrent pendant des années dans une opposition résolue et énergique contre leur gouvernement, toujours transis par le sentiment, non pas d'être supérieurs à la lutte politique, mais d'être obligés de se décider pour ce qu'ils pensaient être juste.²⁵

- 26 Schmitt oppose donc radicalement la capacité à décider des contre-révolutionnaires à la passivité romantique. Le critère qu'il introduit pour expliquer la différence entre les deux groupes nous fait pénétrer au cœur de sa pensée anti-romantique :

Le critère consiste à savoir si la capacité à discriminer entre le juste et l'injuste est présente ou pas. Elle est le principe de toute énergie politique [...].²⁶

- 27 Toute la force de l'argumentation schmittienne se manifeste ici. Le problème du romantisme politique ne réside pas dans ses idées – dont l'essentiel est repris, selon Schmitt, à des auteurs tout ce qu'il y a de plus respectables. Mais il naît de la structure occasionnaliste du romantisme qui le rend incapable de se décider, de faire un choix, de discriminer – pour reprendre le vocabulaire schmittien – entre l'ami et l'ennemi. Nous trouvons donc déjà dans ce texte de 1918 la définition du politique que Schmitt exposera plus longuement en 1932. Et si être politique c'est distinguer l'ami de l'ennemi, donc faire un choix contre l'ennemi, la notion même de « romantisme politique » est une oxymore. Le romantisme n'est pas capable d'être politique.

- 28 Désormais la cause semble entendue, le verdict prononcé : le romantisme politique est une illusion. L'argument pourrait s'arrêter là. D'ailleurs c'est bien ici que s'arrête la traduction française de l'ouvrage proposée par Pierre Linn en 1928. Dans une Note du traducteur, celui-ci explique que ce choix a été « ratifié par

²³ K. Mannheim, *Konservatismus. Ein Beitrag zur Soziologie des Wissens*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984. Texte présenté en 1925 sous le titre « *Altkonservatismus. Ein Beitrag zur Soziologie des Wissens* » comme thèse d'habilitation à l'Université Ruprecht-Karls de Heidelberg.

²⁴ PR, p. 119 : « *Solange die Revolution da ist, ist die politische Romantik revolutionär, mit der Beendigung der Revolution wird sie konservativ, und in einer ausgesprochen reaktionären Restauration weiß sie auch solchen Zuständen die romantische Seite abzugewinnen. [...] Diese Wandelbarkeit des politischen Inhalts ist nicht zufällig, sondern eine Folge der occasionellen Haltung und tief im Wesen des Romantischen begründet, dessen Kern Passivität ist.* »

²⁵ PR, p. 119 : « *Burke, Maistre und Bonald, waren aktive Politiker mit eigener Verantwortung, sie standen jahrelang in einer zähen und energischen Opposition gegen ihre Regierung, immer von dem Gefühl durchdrungen, nicht über den politischen Kampf erhaben, sondern verpflichtet zu sein, für das was sie als Recht betrachteten, sich zu entscheiden.* »

²⁶ PR, p. 119 : « *Das Kriterium liegt darin, ob die Fähigkeit zwischen Recht und Unrecht sich zu entscheiden, vorhanden ist oder nicht. Sie ist das Prinzip jeder politischen Energie [...].* »

l'auteur ». On peut donc penser que ce dernier ne voyait pas dans l'élimination des développements sur Müller et Schlegel, qui clôturent le texte allemand, une déformation de son intention fondamentale. Néanmoins l'essai – dans sa forme allemande – tente de répondre à la question de la *tradition* romantique : comment expliquer que ce mouvement ait eu une influence aussi durable et aussi profonde sur la pensée allemande ? Comment expliquer la fascination qu'il exerce incontestablement – même en 1918 – s'il est vraiment ce mouvement girouette que Schmitt dessine ?

- 29 En conséquence directe de toute l'analyse qui précède, il semble impossible que cette influence soit due aux idées romantiques. Une série d'explications se mettent donc en place qui renvoient à la dimension *esthétique* du discours romantique :

Müller est un type plus pur du romantique politique parce qu'il disposait d'un talent spécifique plus affirmé que Schlegel ou les autres romantiques, et ce talent lui conférait même une aptitude particulière à la romantisation politique. Cette « faculté maîtresse » c'est le talent oratoire. Les périodes exemplaires de ses phrases sont l'exemple d'un *bel canto* oratoire, tel qu'il n'apparaît que rarement dans la prose allemande.²⁷

- 30 Toute la fin du livre consiste donc à analyser les procédés rhétoriques et stylistiques que les romantiques utilisent pour s'assurer l'intérêt et la bienveillance des lecteurs. Bien qu'il soit prêt à reconnaître le talent littéraire de Müller, Schmitt insiste sur le fait qu'il ne saurait être question de prendre les livres de Müller pour autre chose que ce qu'ils sont : de ravissants exemples de *bel canto* littéraire.
- 31 Toutefois, la tonalité qui domine les dernières pages du livre est celle d'attaques extrêmement agressives et souvent *ad hominem* contre Müller. C'est d'ailleurs cette estocade qui a été souvent retenue comme l'élément clé de l'ouvrage, et elle a souvent choqué : ainsi Meinecke trouve-t-il que le « démembrement impitoyable (*erbarmungslose Sezierung*) d'Adam Müller va trop loin »²⁸ et Krockow constate qu'à la fin Müller n'apparaît plus que comme un « pantin sans échine » (*charakterlose Hanswurst*)²⁹. Il est vrai que Schmitt ne recule pas devant des attaques peu raffinées, ainsi quand il se moque de la pensée efféminée de Müller :

La compréhension amorale pour tout et son contraire qui est celle de Müller, sa frénésie d'agir partout en médiateur, [...] sa passivité tellement peu masculine à laquelle il parvint à raccrocher, en la gauchissant, l'aversion de Burke, de de Maistre ou de Bonald contre tout activisme artificiel, son panthéisme sentimentalement toujours d'accord avec tout et adhérant à tout, peuvent probablement aussi être expliqués sur un plan psychologique individuel par sa nature féminine et végétale.³⁰

- 32 Comme le releva Ball, « il pourrait sembler que pour chasser un pauvre lièvre on verrouille toute une province »³¹. Mais Ball ne se laisse pas tromper par les

²⁷ PR, p. 134 : « Müller ist deshalb ein reinerer Typus des politischen Romantikers, weil er im höheren Masse als Schlegel oder die andern Romantiker eine spezifische Begabung hatte, die ihm die Technik der politischen Romantisierung sogar nahe legte. Seine "faculté maîtresse" ist das Rednerische. In seinen musterhaften Perioden sind Beispiele eines *bel canto* der Rede, wie sie in deutscher Prosa kaum wiederkommen. »

²⁸ F. Meinecke, « Carl Schmitt. Politische Romantik », *Historische Zeitschrift*, 121, 1920, p. 294.

²⁹ C. von Krockow, *Die Entscheidung*... , p. 91.

³⁰ PR, p. 129 : « Müllers amoralisches Verständnis für alles und sein Gegenteil, seine Sucht überall zu vermitteln, [...] seine unmännliche Passivität, zu der er Burkes, de Maistres und Bonalds Abneigung gegen das künstliche Machen umzubiegen verstand, sein gefühlsmäßig im Grunde immer mit allem einverständener, alles gutheißen Pantheismus, sind wohl auch individual-psychologisch aus seiner weiblichen, pflanzenhaften Natur zu erklären. »

³¹ H. Ball, « Carl Schmitts Politische Theologie », *Hochland*, 21, 1924, p. 266 : « Um einen Hasen zu jagen, so könnte es scheinen, wird eine ganze Provinz abgesperrt. »

apparences, il est un des rares qui s'attachèrent à lire *Politische Romantik* dans la continuité de la pensée schmittienne. Interpréter cet essai comme un règlement de comptes personnel avec Müller nous fait passer à côté de l'essentiel. Le cœur de l'intention schmittienne doit donc être cherché ailleurs : dans l'actualité que notre auteur voit dans sa polémique contre le romantisme politique.

- 33 Cette actualité nous est confirmée par l'histoire éditoriale du texte lui-même. Publié une première fois en 1919, le livre est réédité en 1925 dans une deuxième édition augmentée et pourvue d'une nouvelle préface, dans laquelle Schmitt réaffirme point par point tous les éléments de sa critique du romantisme. Plus intéressant encore est le fait que les deux éditions de *Politische Romantik* marquent le cadre temporel (1919-1925) de l'émergence de son « décisionnisme ». Dès lors, il s'agit de lire Schmitt dans une double perspective : dans la continuité de sa propre pensée et dans le cadre du « réseau de communication »³² dans lequel celle-ci s'insère.

Politische Romantik et la crise de l'idéologie allemande

- 34 Comprendre le texte de Schmitt sur le romantisme dans toute sa profondeur historique suppose que l'on ne perde pas de vue la vision très polémique de toute conceptualité politique que défend Schmitt :

Tous les concepts politiques deviennent des abstractions incompréhensibles et dénuées de sens quand on les sépare de l'opposition (*Gegensatz*) [...] concrète dont ils sont issus. Il ne peut donc être en aucun cas question d'oblitérer la situation concrète, c'est-à-dire l'antagonisme (*Gegensätzlichkeit*) concret, qui est également présupposé dans la considération théorique des choses politiques et qui lui est immanent. Tout concept politique est un concept polémique. *Il vise un ennemi politique et se voit déterminé dans son rang spirituel, dans sa force intellectuelle et dans sa portée historique par son ennemi.*³³

- 35 De toute évidence, l'essai sur le romantisme politique n'est pas une étude scientifique et raisonnée d'un problème historique faite *sine ira et studio* : *Politische Romantik* est une charge intellectuelle radicale, c'est un texte de lutte, un texte *politique* au sens schmittien du terme. Mais si l'on lit cet ouvrage comme une intervention dans les débats contemporains, il faut dès lors identifier l'ennemi contre lequel Schmitt se bat en 1918. Or avant de pouvoir déterminer ce que *combat* Schmitt, il est peut-être utile de donner quelques indications biographiques sur la vie de ce dernier dans l'immédiat après-guerre. Autrement dit : essayer d'établir le lieu à partir duquel se développe le discours schmittien.
- 36 Le jeune Schmitt avait commencé ses études juridiques à Berlin en 1907, mais la vie dans la capitale suscite en lui des sentiments ambivalents : sympathisant d'une part avec la bohème littéraire – on sait notamment que Ball, Robert Musil et surtout Theodor Däubler font partie de ses fréquentations régulières –, il

³² M. Stolleis, *Rechtsgeschichte als Kunstprodukt. Zur Entbehrlichkeit von « Begriff » und « Tatsache »*, Baden-Baden, Nomos, 1997, p. 22.

³³ C. Schmitt, dans *Die neue Rundschau*, XLI, 1, 1930, p. 289 : « *Alle politischen Begriffe werden zu mißverständlichen und sinnlosen Abstraktionen ohne den konkreten [...] Gegensatz, aus dem sie entstehen. Es ist deshalb nicht zulässig, von der konkreten Situation, d.h. von der konkreten Gegensätzlichkeit, zu abstrahieren, die auch in der theoretischen Betrachtung politischer Dinge vorausgesetzt und ihr immanent ist. Jeder politische Begriff ist ein polemischer Begriff. Er hat einen politischen Feind im Auge und wird in seinem geistigen Rang, seiner intellektuellen Kraft und seiner geschichtlichen Bedeutung durch seinen Feind bestimmt.* » (Nous soulignons)

est aussi fortement rebuté par le cosmopolitisme urbain de la métropole. Si l'on tombe d'accord avec Joseph Bendersky pour dire que les deux éléments marquants de la vie du jeune Schmitt étaient le régionalisme (c'est-à-dire son amour pour la petite ville où il était né, Plettenberg, en Rhénanie) et le catholicisme³⁴, on peut comprendre que l'ambiance berlinoise, ville protestante et frénétique, ait eu de quoi le choquer. C'est probablement ce qui motive son déménagement vers Munich en 1908, mais là aussi l'adaptation se révèle difficile et de ce fait, la même année, Schmitt se réfugie à Strasbourg (ville allemande à l'époque !), où il obtient un doctorat en droit en 1910. Les cinq années suivantes (1910-1915), il les passe à Düsseldorf comme référendaire, et en 1915, ayant réussi l'examen d'accès à la fonction d'assesseur, il s'engage comme volontaire dans l'infanterie de réserve. Mais blessé lors d'un entraînement, il se voit affecté au commandement général du premier corps d'armée, puis en 1917, à la direction du *Referat* n° 6 du ministère de la guerre bavarois, c'est-à-dire à la censure militaire. D'après Piet Tomissen, ce travail le met en contact pour la première fois avec les écrits du spécialiste français du romantisme, Ernest Seillière³⁵. Et c'est également ainsi qu'il découvre Georges Sorel. Mais à la même période, il établit aussi des relations avec les milieux artistiques à Schwabing, une des banlieues munichoises – la fameuse *schwabinger Boheme*.

- 37 Ces considérations biographiques appellent une remarque : comme le dit Gopal Balakrishnan, « les premières années de Carl Schmitt sont nimbées d'obscurité et ne transparaissent que dans quelques brefs fragments biographiques »³⁶. De fait, les sources documentaires dont on dispose sont très peu nombreuses, ce qui réduit bon nombre de considérations sur le jeune Schmitt à des conjectures plus ou moins hasardeuses. Ainsi, les interprétations sont très divergentes sur le statut à accorder à l'expérience militaire dans la vie de Schmitt. Certains comme Bendersky³⁷ ou Reinhard Mehring, en font un élément clé qui nourrit l'intérêt de Schmitt pour la dictature et le rôle fondamental et fondateur de l'État. D'autres au contraire font remarquer qu'il faut éviter les lectures rétrospectives – et qu'il faut savoir ne pas projeter, sur le jeune Schmitt, l'image de moine soldat du conservatisme allemand qu'on lui prête dans la deuxième moitié des années 1930. Ainsi, il est vrai qu'en 1918 Schmitt apparaît en décalage avec bon nombre des caractéristiques traditionnelles de la droite allemande : il semble avoir été épargné par l'enthousiasme belliqueux qui enflamme les intellectuels allemands en 1914. Nous n'avons pas de texte spécialement va-t-en-guerre de Schmitt à cette époque. Et son amitié avec quelqu'un d'aussi antipatriotique que le dadaïste Ball semble confirmer qu'il ne partageait pas le nationalisme exacerbé des autres futurs phares de la droite allemande. De plus, il ne vivra jamais ce que l'on considère souvent comme l'expérience fondatrice de sa génération : l'expérience du front. Donc quand Stefan Breuer³⁸ intègre les penseurs de la « révolution conservatrice » à la *Frontgeneration*, la génération de ceux qui sont marqués par l'expérience physique de la guerre, cela n'est pas sans poser problème dans le cas de Schmitt.

³⁴ J. Bendersky, *Carl Schmitt. Theorist for the Reich*, Princeton, University Press, 1983.

³⁵ P. Tomissen, « Bausteine zu einer wissenschaftlichen Biographie (Periode 1888-1933) », *Complexio Oppositorum. Über Carl Schmitt. Vorträge und Diskussionsbeiträge des 28. Sonderseminars 1986 der Hochschule für Verwaltungswissenschaften Speyer*, H. Quaritsch (dir.), Berlin, Dunker & Humblot, 1988, p. 77.

³⁶ G. Balakrishnan, *L'ennemi. Un portrait intellectuel de Carl Schmitt*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 29.

³⁷ J. Bendersky, *Carl Schmitt, op. cit.*

³⁸ S. Breuer, *Anatomie der Konservativen Revolution*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2^e édition, 1995, p. 47.

- 38 De même, il est intéressant de noter que ce dernier vit de très près toute la période de la révolte spartakiste et du gouvernement révolutionnaire en Bavière, sans que cela provoque l'antimarxisme obsessionnel et paniqué qui marque alors la droite allemande. Ainsi Balakrishnan a-t-il sans doute raison d'écrire que « [Schmitt] était une sorte d'électron libre dans le paysage intellectuel et politique » de la République naissante³⁹, s'affirmant à la fois comme catholique et conservateur, mais fréquentant assidûment les milieux antibourgeois de la bohème munichoise.
- 39 Cette proximité affichée avec certains milieux intellectuels tendanciellement plutôt classés à gauche permet de comprendre pourquoi *Politische Romantik* a souvent été interprété comme une autocritique : l'ennemi visé par Schmitt serait plus ou moins consciemment lui-même. Ainsi Paul Noack affirme-t-il dans sa biographie qu'il existe un « avant » et un « après » s'articulant autour de la publication de l'essai en 1918⁴⁰ : avant, Schmitt aurait été un membre de la bohème expressionniste munichoise et aurait adhéré à ses idéaux esthétisants. La publication de *Politische Romantik* marquerait la rupture avec ces milieux et ces idéaux. Le conservateur politique réglerait ses comptes au dandy bohème. Toute la violence verbale de Schmitt à l'encontre de Müller s'expliquerait par une espèce d'amour déçu : il serait d'autant plus violent qu'il se sent attiré et fasciné par la figure de Müller.
- 40 Cette hypothèse d'une attraction inavouée de Schmitt pour Müller se trouve en règle générale liée à une seconde interprétation : sous couvert d'attaques radicales contre les romantiques, Schmitt lui-même serait porteur de tendances romantiques fortes, voire d'une approche esthétisante du politique. C'est le cœur des reproches qui seront formulés par Löwith – qui tentera de démontrer, après l'adhésion de Schmitt au régime national-socialiste, que sa propre vie est régie par un occasionalisme subjectivisé⁴¹ – et qui se trouveront repris notamment par Peter Bürger, qui poussera l'argument jusqu'à affirmer que la disposition même des écrits de Schmitt trahit son esthétisme, ainsi le fait de détacher une phrase percutante en tête du reste du texte dans la *Théologie politique*⁴².
- 41 Cependant l'idée d'une rupture, tout comme celle d'un reniement personnel de Schmitt, ne tient pas face aux différents éléments historiques dont nous disposons. Ainsi la lettre que Schmitt adresse à Julius Bab le 13 septembre 1914⁴³, découverte et publiée par Piet Tomissen, vient-elle contredire l'idée d'un bouleversement de ses conceptions en 1918. Bab est alors un des grands critiques et des grands théoriciens du théâtre, un proche de Max Reinhardt et un défenseur d'un théâtre politiquement engagé en faveur de la cause révolutionnaire. Il publiera notamment des anthologies de poésie révolutionnaire⁴⁴, et soutiendra la République en 1919. À cet homme clairement marqué à gauche, le jeune Schmitt envoie en 1914 sa thèse d'habilitation sur « La valeur de l'État et la signification de l'individu », accompagnée d'une lettre expliquant la raison de cet envoi. Ce document est généralement occulté par la recherche sur Schmitt, alors qu'il

³⁹ G. Balakrishnan, *L'ennemi*, p. 19.

⁴⁰ P. Noack, *Carl Schmitt : eine Biographie*, Francfort-sur-le-Main, Propyläen, 1993.

⁴¹ K. Löwith, *Sämtliche Schriften*, 6, *op. cit.*

⁴² P. Bürger, « Carl Schmitt oder die Fundierung der Politik auf Ästhetik », *Zerstörung, Rettung des Mythos durch Licht*, C. Bürger (dir.), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1986, p. 170-176.

⁴³ Cette lettre, qui se trouve dans les archives « Julius Bab » du Leo Baeck Institute à New York, a été publiée par P. Tomissen dans « Bausteine zu einer wissenschaftlichen Biographie... », p. 93.

⁴⁴ J. Bab, 1914. *Der deutsche Krieg im deutschen Gedicht*, Berlin, 1914-1918 ; *Die deutsche Revolutionslyrik*, Vienne, 1919.

permet de montrer que ce dernier dispose dès 1914 des éléments fondamentaux de sa critique du romantisme, et par là même disqualifie pour une large part l'hypothèse d'une rupture avec des idéaux de jeunesse.

- 42 Selon Schmitt sa thèse d'habilitation aboutissait déjà à la conclusion que tout individu est une quantité négligeable face à l'État, que parler de la personne était en soi risible (« *überhaupt nichtig ist von sich selber zu reden* »). Il ajoute que depuis, grâce aux écrits de Bab, il a compris le lien existant entre individualisme et romantisme, c'est-à-dire que « tout individualisme est dans son essence du romantisme » (« *aller Individualismus seinem Wesen nach Romantik ist* »). L'écrit auquel il fait référence est très probablement un livre de Bab publié en 1914, intitulé *Fortinbras ou la lutte du XIX^e siècle avec l'esprit du romantisme*⁴⁵, ouvrage dans lequel Bab place la passivité au fondement de la relation romantique au monde – une idée qui trouvera un écho important dans *Politische Romantik*, comme nous venons de le voir. Un peu plus loin dans la même lettre, Schmitt fait remarquer que « toute distinction entre ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas, entre l'important et le négligeable est antiromantique » (« *alle Unterscheidung von wertvoll und wertlos, wichtig und unwichtig [...] ist unromantisch* »). Cela signifie que dès 1914, avant même de revenir à Munich, en pleine phase d'enthousiasme militariste, Schmitt possède déjà le socle de sa critique du romantisme en identifiant celui-ci comme étant d'essence individualiste et inapte à la décision.
- 43 Mais il s'agit dès lors de comprendre à quel point Schmitt est en décalage par rapport au *Bildungsbürgertum* conservateur auquel on l'assimile généralement. Attaquer de front le « romantisme politique » tel qu'il le fait, c'est attaquer un des fondements mêmes de l'idéologie conservatrice allemande. Michael Löwy évoque avec raison la « tradition romantique » chez les intellectuels allemands⁴⁶ et Gyorgy Lukacs en fait un élément clé de la vision du monde « allemande » : « Malgré son recul temporaire au milieu du XIX^e siècle, l'idéologie romantique a été celle qui a le plus influencé les intellectuels allemands. »⁴⁷
- 44 Bien plus, lorsque Schmitt s'en prend à Müller, il n'attaque nullement un homme à terre. Au contraire, la République de Weimar va vivre une véritable renaissance müllérienne – et par là un vrai retour en force du romantisme politique. Déjà en 1907, Meinecke publiait *Weltbürgertum und Nationalstaat*, ouvrage dans lequel il présentait Müller comme le père spirituel de l'historisme et du conservatisme. Mais, alors que l'ouvrage de Meinecke touche essentiellement un public académique, l'éloge appuyé que Thomas Mann consacre à Müller dans ses *Considérations d'un apolitique*, en 1918, fait de ce nom une référence pour un public bien plus large. Deux ans plus tard, donc dans un climat intellectuel déjà marqué par la charge de Schmitt, c'est Arthur Salz, un professeur d'économie politique à Heidelberg, qui est à l'origine de la réédition des *Cours sur la science et la littérature allemande* de Müller. Dans sa préface à cet ouvrage Salz présente l'auteur comme un exemple à suivre pour les Allemands de l'immédiat après-guerre, écrasés par une défaite perçue comme injuste. Traçant un parallèle avec la situation historique de l'Allemagne en 1806, il fait de Müller l'« avocat de la patrie méprisée »⁴⁸. La même année, en Autriche, Othmar Spann le place au centre

⁴⁵ J. Bab, *Fortinbras, oder der Kampf des 19. Jahrhunderts mit dem Geiste der Romantik. Sechs Reden*, Berlin, G. Bondi, 1914.

⁴⁶ M. Löwy, *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires : l'évolution politique de Lukacs (1909-1929)*, Paris, PUF, 1976, p. 26.

⁴⁷ G. Lukacs, *Brève histoire de la littérature allemande*, Paris, Nagel, 1949, p. 94.

⁴⁸ A. Salz, « Vorwort à Adam Müller », *Vorlesungen über die deutsche Wissenschaft und Literatur*, Munich, Drei Masken, 1920, p. vi : « *Anwalt des missachteten Vaterlandes* ».

de ses cours sur « le véritable État » (*der wahre Staat*)⁴⁹, le considérant comme le premier penseur de l'État organique et allemand. Et c'est sous la direction de Spann que Jakob Baxa rééditera les *Elemente der Staatskunst* de Müller et qu'il rédigera une *Introduction à la science de l'État romantique (Einführung in die romantische Staatswissenschaft)*⁵⁰ qui accorde une place de choix à cet auteur. On pourrait encore longuement démontrer le retour en force du paradigme « romantique » sous la République de Weimar⁵¹, mais il s'agit ici de relever le fait que Schmitt se trouve à contre-courant d'un tel enthousiasme pro-romantique.

- 45 Ce décalage de Schmitt par rapport au mouvement général fait apparaître que *Politische Romantik* marque bien *a skin-shedding*, une mue, pour reprendre la judicieuse expression de George Schwab⁵², mais la vieille peau que Schmitt laisse derrière lui n'est pas celle d'un dandy esthète – qu'il n'a probablement jamais été – mais la vision du monde spécifiquement allemande de l'intellectuel apolitique – cet « apolitique » que Mann a rendu célèbre. On peut justement ouvrir des perspectives intéressantes en considérant de manière croisée l'évolution de ces deux personnages en 1918. En effet les *Considérations d'un apolitique* et *Politische Romantik* sont quasi contemporains – le premier est publié à la fin de 1918, le second au début de 1919.

- 46 Le texte de Mann est généralement lu comme une apologie de l'apolitisme, au sens qu'a ce mot dans l'Allemagne wilhelmienne : un *habitus* intellectuel nullement opposé au politique, mais rejetant « la politique » en tant qu'expression de la « civilisation occidentale », à laquelle on opposera *in fine* la véritable *Kultur* allemande. Wolf Lepenies définit ainsi l'« apolitisme » des mandarins allemands :

[...] l'habitus spirituel qui, dans un mélange de tristesse et de défiance, préfère le romantisme aux lumières, l'État corporatif à la société industrielle, le Moyen Âge aux Temps modernes, la *Kultur* à la *Zivilisation*, l'intériorité à l'extériorité, la communauté à la société et le sentiment à l'intellect, pour aboutir *in fine* à la glorification d'un *Sonderweg* allemand et à l'idéalisation d'une essence allemande.⁵³

- 47 Les *Considérations* sont effectivement entreprises dans cette perspective. Toutefois, si Mann entreprend un essai de 50 pages en 1915, l'ouvrage déborde peu à peu ce cadre, se rallonge de plus en plus, au point de devenir le « monstre » (le terme est de Mann) qu'il publie en 1918. Le texte est donc littéralement un *work in progress* reprenant aussi les doutes de plus en plus flagrants de l'auteur quant au bien-fondé de son objectif. Ainsi à l'intérieur même de l'œuvre une voix semble s'élever pour contredire Mann lui-même :

À partir de quelles chimères parles-tu ? [...] As-tu donc dormi ? As-tu donc manqué [...] la transformation du citoyen allemand, la perte de son humanité et de son âme, sa pétrification en un bourgeois capitaliste et impérialiste ? [...] Tu parles de temps révolus, tout au plus de 1850, mais pas de 1900.⁵⁴

⁴⁹ O. Spann, *Gesamtausgabe 5 : Der wahre Staat. Vorlesungen über Abbruch und Neubau der Gesellschaft* (1921), W. Heinrich, R. Spann et al. (éd.), Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1972.

⁵⁰ J. Baxa, *Einführung in die romantische Staatswissenschaft*, léna, Gustav Fischer Verlag (Die Herdflamme, Ergänzungsband 4), 1931.

⁵¹ Voir aussi les écrits sur le sujet d'E. Troeltsch, R. Aris, G. Busse, G. von Below, P. Kluckhohn...

⁵² G. Schwab, *The Challenge of the Exception. An introduction to the Political Ideas of Carl Schmitt between 1921 and 1936*, Berlin, Dunker & Humblot, 1970, p. 23.

⁵³ W. Lepenies, *Die drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, Hambourg, Rowohlt, 1988, p. 245 ; *Les trois cultures*, trad. H. Plard, Paris, Éditions de la MSH, 1990.

⁵⁴ T. Mann, *Gesammelte Werke in 13 Bänden, Bd. 12 : Reden und Aufsätze (4)*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1960, p. 137 : « Aber aus welchen Träumen redest du ? [...] Hast du geschlafen ?

- 48 Même si ces dissonances se trouvent encore réprimées dans le livre, il est évident que Mann touche du doigt l'épuisement de l'idéal apolitique. Daniel Argelès fait remarquer avec justesse qu'à la fin des *Considérations*, Mann se trouve confronté à un dilemme qui assaille tout le conservatisme allemand : son idéal de la communauté organique et culturelle n'est plus une échappatoire crédible⁵⁵. Pour reprendre une idée que Michael Stolleis vient de développer dans une conférence récente sur l'idée de Reich⁵⁶, on pourrait dire que pour un observateur lucide l'édifice du « Reich intérieur » (cet espace purement culturel et littéraire dans lequel le *Bildungsbürgertum* a toujours pu se réfugier devant une réalité trop insatisfaisante) se fissure face à l'évolution réelle du pays. Car en ce qui concerne la « modernité » industrielle et sociale, l'Allemagne a rattrapé son retard sur les autres pays européens – l'argument de la « virginité » allemande l'égard de la modernité, qui se trouvait au cœur de l'argumentaire des *Considérations*, s'essouffle. Avec la révolution de 1918 et l'installation de la république, la modernisation politique – c'est-à-dire la transformation de la monarchie en démocratie parlementaire – semble également inévitable. Le conservatisme apolitique se trouve donc confronté à ce que Martin Greifenhagen qualifiera de « dilemme du conservatisme » : soit maintenir son idéal passif dépassé, et donc prochainement disparaître, soit devenir à son tour actif – reprenant par là bien des éléments de la modernité tant haïe – pour parier sur une « révolution conservatrice » en vue de reconstruire une nouvelle communauté culturelle. La réponse de Mann sera d'un troisième ordre, qui sera celui – malheureusement peu suivi – d'un conservatisme démocratique, en paix avec la République.
- 49 On peut oser affirmer que Schmitt aboutit à la même période à un bilan similaire : l'idéal apolitique se trouve dépassé par l'évolution moderne – et le conservatisme se trouve en crise, car son enchaînement au romantisme le rend passif, incapable de se décider. Ce dernier est donc au fondement du mal. Or pour Schmitt, la tradition romantique allemande repose sur un malentendu – nous l'avons vu plus haut : le mouvement romantique n'est pas un élément conservateur, mais au contraire il est l'incarnation absolue du sujet moderne. Dans la préface de 1925 Schmitt utilise la métaphore marquante du monstre tricéphale :

La critique ne gagne en profondeur qu'à partir du moment où l'on insère le romantisme (historiquement) dans une des grandes constructions historiques des derniers siècles. Ce sont surtout des écrivains contre-révolutionnaires qui ont entrepris cela de manière intéressante. Ils voyaient dans le romantisme la conséquence de la dissolution qui commence avec la Réforme protestante, qui mène au XVIII^e siècle à la Révolution française et qui aboutit au XIX^e siècle au romantisme et à l'anarchie. C'est ainsi qu'apparaît le « monstre à trois têtes » : Réforme, Révolution, Romantisme.⁵⁷

Hast du [...] die Verwandlung des deutschen Bürgers, seine Entmenschlichung und Entseelung, seine Verhärtung zum kapitalistisch-imperialistischen Bourgeois verschlafen ? [...] Du sprichst von Zeiten, die vergangen sind, von 1850 allenfalls, aber nicht von 1900. » (Nous traduisons)

⁵⁵ D. Argeles, « Thomas Manns Einstellung zur Demokratie. Der Fall eines "progressiven Konservativen" », *Intellektuellendiskurse in der Weimarer Republik. Zur politischen Kultur einer Gemengelage*, M. Gangl et G. Raulet (dir.), Francfort-sur-le-Main - New York, Campus Verlag, 1994, p. 230.

⁵⁶ M. Stolleis, « Le Saint Empire romain de nation allemande, le Reich allemand et le Troisième Reich. Transformation et destruction d'une idée politique », conférence prononcée à l'Institut historique allemand de Paris, novembre 2006.

⁵⁷ PR, p. 10 : « *Die Kritik gewinnt erst dann eine bedeutendere Tiefe, wenn die Romantik geschichtlich einer großen historischen Konstruktion der letzten Jahrhunderte eingefügt wird. Insbesondere gegenrevolutionäre Schriftsteller haben das in oft sehr interessanter Weise versucht. Sie sahen in der Romantik die Konsequenz jener Auflösung, die mit der Reformation*

- 50 Le romantisme se trouve donc fermement repoussé du côté de la modernité, et dans la rhétorique schmittienne, il occupe une place équivalente à celle du « libéralisme ». Cette assimilation des deux mouvements se trouve confirmée par l'insistance avec laquelle Schmitt renvoie le dernier à la bourgeoisie. Le romantisme est « psychologiquement et historiquement un produit de la sécurité bourgeoise »⁵⁸. L'enthousiasme ironique du romantique ne peut prendre place que dans une société bourgeoise apaisée et ordonnée, sans quoi « les conditions "extérieures" de la focalisation exclusive sur sa propre humeur ne se trouvent pas réunies »⁵⁹. Il est donc tout à fait logique que le romantisme s'achève en Allemagne dans le Biedermeier, le triomphe de l'intériorité bourgeoise cossue – « peut-être pas une fin honteuse, mais pas non plus une fin tragique »⁶⁰. Même si Schmitt ne va pas aussi loin que les intellectuels expressionnistes qu'il fréquente à l'époque, on peut penser qu'une partie de son agressivité antibourgeoise trouve là son origine.
- 51 Ainsi, il devient possible de lire la critique schmittienne du romantisme pour ce qu'elle est : une description acerbe, une radiographie de l'ennemi. Et Wilhelm Hennis à raison de déclarer que *Politische Romantik* est un des « ouvrages clés » pour comprendre Schmitt :

À travers Adam Müller il décrit l'idéal type d'une existence méprisable, le littérateur sans sérieux, qui ne fait que construire « la cathédrale de sa personnalité » [PR, p. 21], incapable de dévotion envers les puissances objectives. L'éthique positive de l'intensité, de la dévotion pour quelque chose d'objectif, qui est celle de Schmitt et qui traverse son œuvre de part en part jusqu'à l'essai sur le partisan, fait partie pour moi des chapitres les plus excitants de l'histoire de la pensée sur la condition de l'homme moderne.⁶¹

- 52 Sans prétendre exposer cette éthique de l'intensité et de la dévotion pour l'objectif, il me semble néanmoins important d'indiquer les lignes de continuité qui s'esquissent à partir de *Politische Romantik* vers les ouvrages suivants, notamment *Römischer Katholizismus und politische Form* et la *Théologie politique*. Or dans ce cadre, il faut revenir sur les distinctions essentielles que Schmitt introduit dans son étude du romantisme. Désormais, l'insistance qu'il manifeste à vouloir distinguer le romantisme du catholicisme d'une part et des théoriciens contre-révolutionnaires de l'autre prend un sens bien plus profond.
- 53 Comme nous venons de le voir, Schmitt construit une tradition intellectuelle qui lie la Réforme au romantisme. Il voit dans le « sacerdoce privé [...] la racine ultime de tout romantisme et des phénomènes romantiques ». Dans *Catholicisme romain et forme politique*, publié en 1923, il reprendra cette idée pour la développer jusqu'au bout ; la liberté du chrétien telle que la dessine Luther, c'est-à-dire comme une liberté *intérieure*, est au fondement du statut sacré de la propriété privée dans la vision du monde moderne :

Considérée historiquement, la privatisation part du « fondement », la religion. Le premier droit individuel en accord avec l'ordre social bourgeois était la liberté religieuse [...]. Mais peu importe où l'on place le religieux, il manifeste partout sa

beginnt, im 18. Jahrhundert zur Französischen Revolution führt und sich im 19. Jahrhundert in Romantik und Anarchie vollendet. So entsteht das "Monstrum mit den drei Köpfen" : Reformation, Revolution und Romantik. »

⁵⁸ PR, p. 106 : « *psychologisch und historisch ein Produkt bürgerlicher Sicherheit* ».

⁵⁹ *Ibid.* : « *weil sonst die "äußern Bedingungen" für die ungestörte Beschäftigung mit der eignen Stimmung fehlen* ».

⁶⁰ PR, p. 101 : « *kein schimpfliches, aber auch kein tragisches Ende* ».

⁶¹ W. Hennis, « *Aussprache zu dem Referat von Günter Maschke* », *Complexio Oppositorum*, H. Quaritsch (dir.), p. 224.

puissance absorbante, sa capacité à tout transformer en absolu, et si le religieux relève du privé, alors par voie de conséquence le privé se trouve en retour sacralisé religieusement. [...] La propriété privée est donc sacrée.⁶²

- 54 Face à cette religion du privé du libéralisme moderne, l'ordre et la forme juridique catholiques n'en apparaissent donc que plus attrayants. Pour Schmitt, du moins jusqu'en 1923, la résistance à la modernité égalisatrice réside dans l'Église catholique en tant qu'institution, en tant que structure juridique *publique*, qui par son ordre dogmatique et son pouvoir temporel garantit un monde fortement structuré et hiérarchisé. Dans *Politische Romantik* Schmitt évoquait déjà « cet édifice merveilleux d'ordre et de discipline chrétien, de clarté dogmatique et de morale précise »⁶³.
- 55 Dans cette perspective, il semble cohérent que Schmitt s'efforce de distinguer nettement entre romantisme et catholicisme dans *Politische Romantik*, alors que les deux traditions sont généralement associées dans la conception allemande. Cette association s'explique pour une large part par l'attraction que les romantiques eux-mêmes ont sentie et proclamée pour le catholicisme, ce que Schmitt ne dénie nullement, mais fait remonter à un malentendu :
- Ils trouvaient dans l'Église catholique ce qu'ils cherchaient : une grande communauté irrationnelle, une tradition universelle et le dieu personnel de l'ancienne métaphysique. Tout cela ensemble ; ils pouvaient donc croire qu'ils pouvaient devenir catholiques sans avoir à se décider. C'est en cela que résidaient pour le romantique le secret et la *vis attractiva* du catholicisme.⁶⁴
- 56 Schmitt s'attache donc à démontrer que le romantique ne peut pas être catholique de manière conséquente, car la religion catholique repose sur une « terrible décision » (*furchtbare Dezsision*) entre rédemption et damnation, sur un choix absolu et définitif. L'Église romantique prétend s'ouvrir sur un monde dont les cieux sont aussi remplis de musique, mais l'accès à cette sphère de l'harmonie éternelle passe par le jugement final. Or par sa structure occasionnelle le romantique est incapable de faire le choix requis, ou bien s'il le fait, il n'est plus romantique.
- 57 C'est dans cette optique de l'aptitude à la décision que Schmitt distingue, dans *Politische Romantik*, les romantiques d'une autre tradition, qui leur est pourtant généralement associée : celle des théoriciens de la contre-révolution, c'est-à-dire essentiellement Bonald, de Maistre et Donoso Cortès. L'argumentation vise à démontrer que ces penseurs sont justement porteurs de décision ; ce sont des hommes politiques dont le sérieux ne peut être contesté. À quoi s'oppose on ne peut plus clairement le dilettantisme romantique. Séparer le romantique des contre-révolutionnaires permet donc de récupérer ces derniers pour la contre-offensive lancée dans la *Théologie politique*. Schmitt y dessine un monde

⁶² C. Schmitt, *Römischer Katholizismus und politische Form*, Stuttgart, Klett Cotta, 1984, p. 47 et suiv. : « Geschichtlich betrachtet fängt die Privatisierung beim, "Fundament" an, bei der Religion. Das erste Individualrecht im Sinne der bürgerlichen Gesellschaftsordnung war die Religionsfreiheit [...]. Aber wohin man immer das Religiöse stellt, es zeigt überall seine absorbierende verabsolutierende Macht, und wenn das religiöse das Private ist, so ist infolgedessen auch umgekehrt das Private religiös geheiligt. [...] Das Privateigentum ist also heilig. »

⁶³ PR, p. 9 : « diesen Wunderbau christlicher Ordnung und Disziplin, dogmatischer Klarheit und präziser Moral ».

⁶⁴ PR, p. 111 : « In der katholischen Kirche fanden sie was sie suchten : eine große irrationale Gemeinschaft, eine weltgeschichtliche Tradition und den persönlichen Gott der alten Metaphysik. Alles zusammen ; sie konnten deshalb glauben, Katholiken werden zu können, ohne sich entscheiden zu müssen. Darin lag für die Romantiker das Geheimnis und die *vis attractiva* des Katholizismus. »

moderne qui est celui de l'hétérogénéité. Celle-ci découle des privatisations et de neutralisations typiquement libérales et romantiques :

L'État moderne semble effectivement être devenu ce que Max Weber voyait en lui : une grande entreprise (*Betrieb*). [...] Si le politique disparaît ici dans l'économique ou le technico-organisationnel, il se dissout d'autre part dans la causerie infinie de généralités portant sur la philosophie de la culture ou de l'histoire, qui définissent selon des caractérisations *esthétiques* une époque en tant que classique, romantique ou baroque. Dans les deux cas le cœur de l'idée politique, la décision morale et exigeante, se trouve évitée.⁶⁵

- 58 La solution pour rétablir l'homogénéité du monde est de s'en remettre au souverain, celui « qui crée et garantit l'unité de la situation dans son ensemble », celui « qui dispose du monopole de la décision ultime »⁶⁶. En partant de la souveraineté, seul un État qui se posera en situation de décision face à l'hétérogénéité moderne apparaîtra comme apte à inverser les neutralisations indues. De ce fait, l'actualité de la philosophie contre-révolutionnaire de l'État vient de ce que ses principaux représentants ont compris que « l'époque appelait une décision », et même plus précisément, leur actualité réside dans la fermeté avec laquelle ils décident.
- 59 La rupture que ce projet introduit avec la pensée conservatrice qui domine la pensée allemande au début du XX^e siècle ne saurait être plus tranchée, mais cette contribution visait à montrer que toute la radicalité de ce propos n'apparaît que sur le fond de la description de l'ennemi que Schmitt articule dans *Politische Romantik* en 1918, et que ce livre, né d'un constat de crise, pose les fondements sur lesquels le conservatisme « modernisé » de Schmitt se constitue tout au long de la République de Weimar.

⁶⁵ PT, p. 69 : « *Der moderne Staat scheint wirklich das geworden zu sein, was Max Weber in ihm sieht : ein großer Betrieb. [...] Verschwindet hier das Politische im Ökonomischen oder Technisch-Organisatorischen, so zergeht es auf der anderen Seite in dem ewigen Gespräch kultur- und geschichtsphilosophischer Allgemeinheiten, die mit ästhetischen Charakterisierungen eine Epoche als klassisch, romantisch oder barock goutieren. In beidem ist der Kern der politischen Idee, die anspruchsvolle moralische Entscheidung umgangen.* » (Nous soulignons)

⁶⁶ PT, p. 19 : « *Der Souverän schafft und garantiert die Situation als Ganzes in ihrer Totalität. Er hat das Monopol dieser letzten Entscheidung.* »